BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDÉ AUX FAMILLES — VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE
Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

Chronique Régionale

EN LOUISIANE

Nouvelles de Ponchartraine.
Le jour de fête des good roads a été célébré hier par tous les hommes d'affaires de cette région, les personnes qui n'ont pas pu assister ont envoyé des substituts.
M. H. U. Baker, qui a été nommé directeur d'école à Ponchartraine, est arrivé de Chicago mercredi soir et a pris charge de son emploi hier matin. M. Baker était professeur l'an passé à Melville.

Fatale explosion de gazoline.
Opelousas, 28 août. — Le déraillement d'une plateforme portant un réservoir contenant de la gazoline a causé son explosion et a tué plusieurs personnes et blessé nombre d'autres. L'accident a eu lieu sur la ligne du Frisco près de Savoy, à 18 milles d'Opelousas et à 3 d'Euicene. Les morts sont:
H. F. Badgett, marié, assistant surintendant de la division De Quincy, du Frisco.
George Pettiefield, serrurier.
M. Robinson, charpentier.
B. Nelson, charpentier.
Tous ses morts habitaient De Quincy.
Les blessés ont été envoyés au sanatorium d'Euicene. Quelques uns sont dans des conditions tout à fait désespérées.
Le bruit causé par l'explosion s'est fait entendre à plusieurs milles. Le corps du serrurier Pettiefield est complètement carbonisé. M. A. E. Coyle, un des blessés, est actuellement à Bâton-Rouge.

Plaquemine, 28 août. — Les écoles publiques d'Iberville ouvriront leurs portes le 7 septembre prochain pour une période de neuf mois.
Le général Allen Jumeil et F. G. Grace de Bâton-Rouge sont venus voter jeudi dernier aux élections de commissaire de chemins de fer.
Une messe de requiem sera célébrée à l'église St-Jean, lundi prochain, pour le repos de l'âme du Souverain Pontife défunt.

La grande quinquaijerie de L. A. Marineux a été fermée mercredi dernier pour cause de saisie. Son stock sera vendu.
White Castle, 28 août. — A l'église de Notre Dame du Prompt Secour, le père Andrew de Baurizi a célébré une messe de requiem pour le repos de l'âme du défunt Pape Pie X.

Nouvelles du Mississippi

Natchez, 28 août. — La Natchez News Publishing Company a été vendue pour couvrir une hypothèque mobilière. MM. R. F. Learned et M. S. Beltzhoover l'ont achetée pour 6,000 dollars. La compagnie continue ses opérations.
Jackson, 28 août. — Le gouverneur Earl Brewer a passé toute la nuit de mercredi entouré de chats tigres et de cris de hiboux, et au milieu de maréages, son automobile s'étant brisée à 18 milles de Carthage. M. le Gouverneur est arrivé exténué de fatigue.

Nouvelles de Biloxi

Mme Peter Yurgensen, qui était très affligée au sujet de son fils qui se trouve actuellement en

Europe, vient de recevoir de ses nouvelles.
La musique du Biloxi Herald a donné un concert hier soir au City Park. M. le major Edward Glennan le présentera. Des mesures ont été prises pour le recevoir, la musique du Daily Herald se fera entendre, et un banquet sera servi en son honneur.

M. Theo. G. Bilbo, candidat gouverneur, prononcera un discours le 8 septembre prochain au City Park. M. le major Edward Glennan le présentera. Des mesures ont été prises pour le recevoir, la musique du Daily Herald se fera entendre, et un banquet sera servi en son honneur.

Un négro de 17 ans nommé Clarence Baptiste s'est noyé hier soir. Il péchait dans une petite barque en compagnie de deux autres personnes, la barque chavira et seuls les camarades de Baptiste purent gagner le bord.

Encore des troubles domestiques. Le juge Z. T. Champlain vient de condamner à une amende de \$250, J. Claiborne accusé d'avoir battu sa femme.

Lettres de Mobilisés

UN DEPART
"Le Figaro".
De la lettre qu'adresse à notre secrétaire un de nos jeunes collaborateurs et amis parti le troisième jour de la mobilisation, nous détachons ce passage ému et pittoresque:
Mardi.
... Si vous étiez parmi nous, comme vous partageriez notre confiance!
Ils sont si éreints, mes camarades! En ce moment, ils attendent dans la cour du quartier qu'on les habilte et qu'on les arme. Ils chantent, ils rient; ils jouent aux cartes, sur des caisses de munitions. Ils s'interpellent. Déjà ils se sont donné des surnoms. Ils blaguent. Ils font des mots et certains mots qu'ils font sont héroïques.
Ils ont quitté leur foyer et leurs yeux sont secs. Il y a de la fierté dans leur regard et de la foi. Ils parlent de la guerre simplement, avec une bonne humeur tranquille, avec un admirable entrain, sans fanfaronnerie.
Et depuis leur départ de Paris, ils sont ainsi...
Ce voyage! Vous n'allez pas me croire: je n'ai pas le souvenir de m'être jamais autant amusé! Vous ne pouvez imaginer la gaieté, la verve de mes camarades, leurs trouvailles. Pendant toute la durée du trajet, ils n'ont pas cessé de plaisanter, évoquant leurs souvenirs de caserne, imaginant les exploits qu'ils accompliront.
— On n'est pas plus gai, me dit un de mes voisins, le jour du retour de la classe!
Un autre ajoute:
— On ne dirait vraiment pas qu'on va à la guerre!
Un troisième déclare:
— On se croirait dans un train de plaisir!
Tout à fait. Il me faut un effort de volonté pour admettre que nous roulons vers la frontière.
— On se croirait dans un train de plaisir!
Tout à fait. Il me faut un effort de volonté pour admettre que nous roulons vers la frontière.

— On n'est pas plus gai, me dit un de mes voisins, le jour du retour de la classe!
Un autre ajoute:
— On ne dirait vraiment pas qu'on va à la guerre!
Un troisième déclare:
— On se croirait dans un train de plaisir!
Tout à fait. Il me faut un effort de volonté pour admettre que nous roulons vers la frontière.

— On n'est pas plus gai, me dit un de mes voisins, le jour du retour de la classe!
Un autre ajoute:
— On ne dirait vraiment pas qu'on va à la guerre!
Un troisième déclare:
— On se croirait dans un train de plaisir!
Tout à fait. Il me faut un effort de volonté pour admettre que nous roulons vers la frontière.

— On n'est pas plus gai, me dit un de mes voisins, le jour du retour de la classe!
Un autre ajoute:
— On ne dirait vraiment pas qu'on va à la guerre!
Un troisième déclare:
— On se croirait dans un train de plaisir!
Tout à fait. Il me faut un effort de volonté pour admettre que nous roulons vers la frontière.

— On n'est pas plus gai, me dit un de mes voisins, le jour du retour de la classe!
Un autre ajoute:
— On ne dirait vraiment pas qu'on va à la guerre!
Un troisième déclare:
— On se croirait dans un train de plaisir!
Tout à fait. Il me faut un effort de volonté pour admettre que nous roulons vers la frontière.

set: "Rapportez-nous des pendules!" Mon voisin a fait une adaptation de la chanson populaire et nous reprenons en chœur:
Nous reviendrons... quand même!

Un train de banlieue nous dépasse. Un monsieur nous crie: "Ça y est! L'Angleterre marche!" Et sa main a collé contre la vitre un journal dont la manchette l'annonce. Alors ce sont des hurlements et des hurraas!
Le train est un train de marchandises. Nous voyageons dans ces wagons sur lesquels ont été écrits: "Hommes: 36-40. Chevaux 8 (en long)." Des bancs ont été disposés, très confortables. Mais le wagon a contenu de la farine ou du plâtre. Cependant nous n'avons pas abdiqué toute coquetterie. Nous époussetons les bancs. Tout à l'heure, du reste, on va dîner.

Chaque homme était tenu d'apporter avec lui un jour de vivres. Ils ont apporté de quoi nourrir une compagnie. Nous mettons nos provisions en commun. Un soldat lit la carte: "Poulets, saucissons, assiette anglaise," etc. Nous avons du vin cacheté. Les bouteilles circulent. Il n'y a pas de verres. Nous ne nous connaissons pas, mais nous nous tutoyons déjà. Et les voilà qui boivent l'un après l'autre à la bouteille.

A présent, ils fument. Les deux portes du wagon sont ouvertes. La nuit est arrivée, une nuit claire, tiède, amollissante. "Tiens, l'un d'eux, on va se mettre au balcon!" Et son compagnon et lui s'assoient sur le marchepied, les jambes pendantes. Mais les autres ne sont pas contents. Ils se fâchent. Ils ne veulent pas d'un accident. Et mon voisin a ce mot:
— Ne faites pas de bêtises, voyons! Vous n'avez pas le droit.
"Vous savez bien qu'ils vous attendent!"

On parle de la guerre, un peu. On y a pensé, soudain, on aperçoit, auprès d'un pont, un poste et des tentes. Tous sont ravis. Et leur joie est grave. Ils la raisonnent. Elle est solide, indestructible, à toute épreuve.
— Ça ne pouvait pas durer... On en avait assez!
L'un, qui a bien diné, fanfaronne. Mais il n'est pas dans le ton. On le lui dit. La bravoure de mes camarades est d'une autre qualité: ils connaissent le péril; ils l'ont mesuré, ils ne le craignent pas. Et puis ils se défient des clameurs vaines et prématurées.

Eprenay. La séparation commence. Des hommes descendent. On ne les reverra peut-être jamais. Ils sont déjà des compagnons d'armes. On leur serre la main. On leur dit bonne chance.
— Bah! on se retrouvera un de ces jours sur le boulevard!
Des soldats montent la garde. Ils nous disent: "Nous vous suivons! Attendez-nous."
Un gamin va le long du train. Il crie aux dormeurs éveillés: "Oreillers! Couvertures!"
Un autre est allé cueillir des fleurs sur la voie. Il les offre à un ami: "Prends-les! C'est pour mettre dans le linget!"
Un soldat arrive, qui part pour Toul. Il a les bras chargés de paquets.
Il ne sait où les placer. Quelqu'un gouaille: "Il n'y a plus de place dans le gilet?" Il est là, cherchant à s'asseoir.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

P. S. — On nous a tous habillés cet après-midi. Nous avons tous touché des effets tout neufs. Les collections de guerre étaient prêtes. Vêtements, cuirs, fusils, souliers, rien n'y manque, rien". M. Charles Humbert était mal informé. Les approvisionnements étaient au complet. Et c'est une joie nouvelle.
— Si tout marche aussi bien! Aucun n'en doute.
J'aperçois dans un coin un sergent de l'active que j'ai connu au camp, il y a deux mois. Il est assis à une table. Il a l'air triste. Je l'interroge. Il me regarde.
— Crois-tu. Ils m'ont laissé là!
Ses camarades sont partis sans lui. Il est inconsolable.

L'armée Russe est prête

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Saint-Petersbourg. — Il y a eu ces jours derniers quatre assemblées extraordinaires du Conseil des Ministres russes qui ont été présidées par l'Empereur lui-même. Les assemblées ont eu lieu au camp de Krasno-Selo, et une fois au palais de Peterhoff. Le général aide-de-camp, Soukhomlinoff, a été longuement questionné sur l'état de l'armée. Il a répondu énergiquement que l'armée était prête à marcher demain, si c'était nécessaire. Ses explications claires et brèves ont ému tous les membres du Conseil des Ministres qui ont vivement manifesté leur sympathie au Ministre de la Guerre.
L'Empereur n'a consenti à signer l'oukase par lequel il déclare l'état de siège dans les gouvernements de Moscou et de Saint-Petersbourg, que sur l'insistance de MM. Maklakoff, ministre de l'Intérieur, et Schligalovitch, ministre de la Justice.

PAPOTAGES

Deux pays, deux méthodes. La National Zeitung, un bon petit journal allemand qui ne met pas d'eau dans sa bière, tient des propos de ce genre: "La sainte-mère du Dieu de Lourdes aura fort à faire si elle veut guérir tous les os que nos soldats casseront de l'autre côté des Vosges. Nous ferons craquer à la France 30 milliards" etc., etc. Ne nous attendons pas trop à ces idioties. Opposons-leur simplement ce petit fait. A Paris, jeudi soir, dans un café des boulevards, deux consommateurs s'entretenaient de la situation. A la table voisine, un monsieur entre deux âges lisait un journal allemand en vidant sa chope. A un moment donné, il prit son journal et l'agit sous le nez des deux interlocuteurs. La provocation était indiscutable. Il y eut des protestations, des cris, des mots très vifs. Un cercle se forma autour de l'homme à la chope qui aurait pu passer un fort mauvais quart d'heure. Et cependant, malgré Notre-Dame de Lourdes qui répare, paraît-il, les os cassés, personne ne cassa les os de l'insolent. Ces pauvres diables de Français ont tout de même plus d'esprit que les Benibouffe-Toujours de Berlin.

— François-Joseph a, dit-on, écrit au pape. L'empereur déclare au pontife qu'il nourrit les sentiments les plus pacifiques et conclut en formant des vœux pour qu'il plaise à Dieu de protéger l'Europe contre une calamité. Cela ne vous rappelle-t-il pas le singulier propos de l'assassin — remarquez bien que je ne compare pas ce monarque à un assassin — qui disait: "J'avais pourtant bien prié le Seigneur avant de commettre mon crime. Le Seigneur n'a pas arrêté mon bras. Que le nom du Seigneur soit béni!"
— On remarque beaucoup l'attitude de M. Gustave Hervé qui est présentement le plus ardent des patriotes. M. Aristide Briand à qui l'on faisait lire les articles de M. Hervé, aurait dit, paraît-il: "C'est effrayant ce qu'avec l'âge un homme peut changer!"
— Guillaume II passe pour être très pacifique. C'est pourtant la quatrième ou cinquième fois que, par son silence ou par ses déclarations, il fait passer sur l'Europe le frisson annonciateur des grandes calamités. "Cela prouve, m'affirme un psychologue, que Guillaume II est beaucoup moins pacifique qu'il ne le croit. Il faut le comparer à cet auteur dramatique qui disait: "Mes œuvres n'ont jamais été pour moi qu'un dérivatif. Je sens je suis sûr que j'aurais tué si je n'avais pas inventé tant de personnages qui tuent. Remarque, d'ailleurs, que l'empereur allemand a toujours eu l'ambition de devenir auteur et qu'il a un goût invétéré pour les discours belliqueux. Il pense... la guerre et cela lui épargne de la faire. Mettez Tartarin et Tamerlan dans la même marmite. Faites bouillir et servez chaud. Vous avez un homme qui ne se bat pas. Vous n'avez pas forcément un pacifique."

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

Petites scènes vues.

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Plusieurs volontaires sont arrivés dans les diverses garnisons. A Senlis, le régiment de Chasseurs à reçu son contingent. Parmi les nouveaux venus, se trouvait un jeune homme malingre et nous l'avons vu pleurant de vraies larmes. Le jugeant mal, nous lui avons fait des reproches sur sa pusillanimité.
Nous nous étions trompés. Ce jeune conscrit volontaire, pleurerait parce qu'il a la visite sanitaire du régiment, le médecin-major l'avait refusé.
Repassant deux heures après, nous apprenions qu'après une nouvelle visite, le malingre avait été déclaré bon pour le service et nous l'avons entendu chanter de joie à la pensée qu'il allait pouvoir, enfin endosser le dolmen bleu.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

Incident entre policier et journaliste

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Marseille. — La Presse-Associée a signalé l'incident qui s'est produit entre un chef des gardiens de la paix et M. Bourdel, directeur du "Soleil du Midi", qui a été arrêté parce qu'il se trouvait près de la Tribune Officielle. Cette affaire prend de graves proportions. A la suite de la comparaison arbitraire du journaliste devant un juge d'instruction, le Syndicat de la Presse Marseillaise a protesté contre cette mesure qui "interdirait à l'avenir à un membre de la presse de faire son devoir".
M. Chevillon, député, a été chargé d'intervenir auprès du ministre de l'Intérieur. Si des sanctions ne sont pas prises, M. Chevillon, l'interpellera à la rentrée des Chambres.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

Belges

Correspondance Spéciale de l'Abelle. "L'Indépendance Belge" publie les renseignements suivants: Par suite du renforcement de l'armée sur le pied de paix, on a rappelé les officiers de réserve appartenant à l'armée de campagne; les écoles régimentaires ainsi que les écoles de guerre sont dissoutes.
Seules les écoles militaires, de la sous-lieutenance, des cadets et des pupilles continuent à fonctionner.
Les commissions de remonte fonctionnent dans les villes, sièges de forces divisionnaires et secondaires.
En cas de mobilisation, c'est la garde civique qui sera chargée du service de garnison et remplacera la gendarmerie. La gendarmerie à cheval formera un régiment d'élite.
Les administrations communales sont chargées d'urgence de faire un relevé des chevaux.
Des mesures sont prises pour mettre en lieu sûr, à Anvers, le trésor et les archives de l'Etat.
Enfin, toutes les mesures sont prises pour que les communications postales, télégraphiques et téléphoniques soient assurées.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu'à Châlons.
Nous arrivons au petit jour. On n'a pas dormi. On n'en a pas envie. On va tout de suite à la caserne. On allonge le pas. On veut arriver avant les autres. On court presque.

— Dis donc, tu peux t'asseoir! Ça n'est pas comme dans le métro!
Et on se serre un peu.
Mon voisin répète: "Tout de même, on ne dirait pas qu'on part pour la guerre!"
Le train s'ébranle. Les gendarmes nous saluent du sabre. Les soldats de garde portent l'arme. Un bleu de la classe 13 sans doute a des larmes dans les yeux. Il crie, sans que son arme bouge: "A demain! à demain!"
Et puis nous éclatons de rire. Un territorial est là sur le quai. Il a un fusil et un bourgeron. Il est en jaquette avec son bourgeron. Ses basnets dépassent. Il est coiffé d'un chapeau melon. On vira de l'avoir vu ainsi jusqu